

# LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Gabriel ISPERIAN

La vie ou la pensée ? (Liminaire)

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1976, tome 72, p. 227-230

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

Liminaire :

## *La vie ou la pensée ?*

*La fréquentation des élèves ne va pas sans nous poser un certain nombre de questions, silencieusement stimulantes et révélatrices. Que de fois, n'arrive-t-il pas de les interroger sur un texte qu'ils viennent de lire, mais dont le sens profond leur échappe ? Davantage. Ils lisent des mots — français — dont ils ignorent absolument la signification, ou auxquels ils attribuent des valeurs fausses et, bien sûr, incompatibles avec le message du texte, sans même qu'ils s'en aperçoivent et cherchent à y remédier ! Pareille attitude leur semble tout à fait normale — du moins en apparence —. Que de films, que d'émissions télévisées demeurent en eux pure succession d'images divertissantes, sans aucune profondeur, sans au-delà, sans présence qui donne à penser.*

*Mais pourquoi parler d'élèves, jeunes encore, même s'ils approchent de leurs vingt ans ? Ne nous comportons-nous pas souvent comme eux, lorsque nous subissons passivement ou lorsque nous colportons un certain nombre de slogans, qui visent unanimement à dévaluer tout effort de pensée ?*

*Ce dont notre monde souffre peut-être le plus, c'est le manque de réflexion ; réflexion mesurée, patiente et humble.*

*Sans doute, avons-nous beaucoup souffert d'une vague d'idéalisme — Péguy, évoquant les kantians, disait : « Ils ont les mains pures, mais ils n'ont pas de mains » — démobilisateur et conduisant au mépris d'une authentique incarnation de la foi, de l'espérance et de la charité. C'est pourquoi, la réaction venue, nous nous trouvons assaillis d'expressions comme « partir de la vie ; réunir des faits de vie ; être concret ; ne pas décrocher de l'expérience, cheminer avec les hommes », etc.*

*Il serait temps de réagir courageusement non seulement contre ces manières de s'exprimer, mais plus profondément contre l'attitude intellectuelle qu'elles révèlent, sans pour autant retomber dans l'idéalisme ! Il nous faut dénoncer une duperie et une malhonnêteté.*

*Il y a là une **duperie**. Comment peut-on prétendre partir de ce que, en réalité, nous ignorons dans une large mesure ? « On serait tenté, écrit Gabriel Marcel, de supposer que le concret, c'est ce qui est donné d'abord, c'est ce d'où il faut partir. Mais rien n'est plus faux ; et, sur ce point, Bergson rejoint Hegel. Le concret est perpétuellement à conquérir. Ce qui est donné au départ, c'est une sorte de confusion innomable et innommée où des abstractions non élaborées forment comme autant de grumeaux. C'est par-delà l'abstraction scientifiquement traitée que le concret peut être ressaisi et reconquis. » Il n'est pas nécessaire d'avoir suivi beaucoup d'heures de philosophie pour savoir qu'il n'y a de science que du général. Or, le « fait de vie », l'expérience, le vécu immédiat que l'on instaure et présente comme nos seuls maîtres, nous échappent de tous côtés. C'est, pourrait-on dire, l'impressionnisme pictural qui devient philosophie.*

*En effet, les grands peintres auxquels je fais allusion, voulaient rendre leurs impressions d'un moment unique, éphémère, dans ce qu'elles ont de nuances, de mouvances imperceptibles. Leurs tableaux tendent à devenir poudroisement coloré, irisation : le monde explose en pulvérisation, dénué de toute cohésion et de toute solidité. Avec sa richesse et son poids d'être il s'évanouit dans la pure apparence, sans doute chatoyante, et se livre à nous comme un merveilleux mirage. Aussi, une telle peinture suscita-t-elle peu à peu des réactions : Cézanne, les néo-impressionnistes, le cubisme.*

*Mais revenons à notre sujet. On voudrait nous faire oublier ceci : à rester enfermés dans l'immédiat, nous demeurons à la surface de nos impressions ; pire encore : on prétend isoler, saisir des phénomènes et les instaurer pompeusement au niveau de l'être. (Les impressionnistes nous livraient le monde comme pure apparence, et maintenant, on souhaite nous persuader que les apparences, les phénomènes constituent la réalité dernière. N'y aurait-il pas là une convergence significative avec l'engouement que connaissent certains de nos contemporains pour le bouddhisme, aux yeux duquel, précisément, le monde est pure apparence ?) Ainsi, trahit-on cela même que l'on désirait sauver. Car, le vécu, dans toute sa richesse et sa complexité, nous échappe, à moins de prendre du recul, d'établir une distance, d'ouvrir un espace où pourra se déployer une authentique réflexion.*

Souvent, au cours d'une conversation, nous entendons parler d'« un acte manqué » : nous tenons là une preuve de ce que, par exemple, le geste, la parole expriment plus que ce qu'ils ne disent immédiatement ; ils sont porteurs de forces inconscientes qui ont échappé à celui-là même qui parlait ou agissait. Le réel authentique déborde largement ce que nous en saisissons d'abord. Nous n'avons pas le droit de réduire la « sainte réalité », si humble soit-elle, à la platitude d'une surface et à la banalité insignifiante. Pourquoi vouloir, à tout prix, nous enfermer nous-mêmes et enfermer les autres dans une quotidienneté sans dimensions, à l'heure précise où nous savons qu'elle nous échappe ? Pourquoi porter un jugement, faire des théories à partir de ce que nous méconnaissons fondamentalement ?

Par ailleurs, il y a là **une malhonnêteté intellectuelle**. Nous venons de le voir, le réel se livre à nous dans l'unique mesure où nous ne nous épargnons pas un sérieux effort de réflexion et « d'abstraction ».

Le « fait de vie » a été royalement intronisé : est-ce une conséquence ou une cause ? L'un et l'autre, sans doute ! Car, osons reconnaître notre décadence intellectuelle : c'est à elle, en définitive, que nous devons tant d'affirmations, tant d'attitudes et de comportements qui se résument à reconnaître pour vraie n'importe quelle nouveauté, pourvu que ce ne soit pas comme avant ou, dans l'Eglise, pourvu que cette nouveauté ne soit pas conforme à ce que la communauté chrétienne a toujours pensé, aimé, vécu.

De toute urgence, il nous faudrait déployer un extraordinaire sursaut d'énergie, sans doute coûteux et austère.

Dans certains milieux, on évoque — en réaction — la Tradition de l'Eglise. Encore serait-il nécessaire de préciser ce qu'elle est, en vérité. Connaissons-nous le véritable enracinement de notre Foi ? Avons-nous rencontré Jésus-Christ dans une prière authentique, continue, autant personnelle que communautaire ? Dans une action vraiment ouverte à l'Esprit-Saint ? Dans une étude personnelle et en Eglise de l'Ecriture sainte ? Un chrétien est, par définition, par vocation baptismale, un missionnaire. Connaissons-nous — ce qui est indispensable à l'annonce de la Bonne Nouvelle — autrement que par le journal du coin, ou le journal à sensation, les vraies questions qui agitent, tourmentent de façon décisive, nos contemporains ?

Un tel effort d'étude, de réflexion, de pensée risque de nous faire passer pour des « idéalistes », des intellectuels abstraits de la réalité,

*aux yeux de l'idéologue du fait de vie, « lequel érige son étroitesse d'esprit en mesure de la réalité humaine ».*

*Ainsi donc, il ne s'agit pas d'opposer et de choisir entre la vie et la pensée, mais bien plutôt de nous efforcer de **penser la vie** — la vie la plus concrète, la plus contemporaine — et de **vivre la pensée**. C'est un peu ce que les *Echos de Saint-Maurice*, avec leurs faibles moyens, voudraient vous aider à faire, le faisant avec vous. Voilà pourquoi, ce numéro esquisse le problème de la catéchèse, celui des relations entre christianisme et marxisme, voilà pourquoi il contient encore une étude de personnages du grand roman de Soljénitsyne, qui nous conduit au cœur de notre monde contemporain et de notre propre cœur d'hommes, sollicités par des puissances de ténèbres, de haine et de lumière et d'amour. Car nous demeurons persuadés que Dieu existe, qu'il est avec nous et que, pour chacun d'entre nous, son nom est « Vers-Toi ».*

*Gabriel Ispérian*